



M. 2. 294.

L. M. II.

535.











B. 3. 11  
LETTRES TURQUES

D'OSMAN C.

A THERESE P.

avec

les Pièces

fugitives de l'Auteur

des Lettres Turques.

je parle comme un Dieu quand

je suis amoureux.



Constantinople 1778.



LETTERS TURQUES

D. OSMAN C.

A. THERESE P.

8733

les Pièces

fugitives de l'Anteur



Constantinople 1778.







## Lettre

A Mr. l' Abbé de Mably Auteur  
du Drois Public de l' Europe, et  
des Entretiens de Phocion etc.

Slonim 25. Avcil 1777.

Je n' étais pas à Varsovie, mon illustre  
Abbé, lors de Votre Lettre. Quoique  
Ture, au moins Auteur des sentimens  
turcs, je suis de votre sentiment sur le  
*Despotisme* et les *Despotes*. Il me par-  
vaît affreux et absurde, qu' un Peuple  
entier soit soumis aveuglément aux ca-  
prices d' un seul homme, fut-il un Ange;

A 3

je



je ne voudrais point vivre un jour sous  
 lui. Cet Ange peut devenir dans un  
 instant un Monstre avide de sang. Le  
 Despotisme, selon moi, (qu~~e~~ je ne suis  
 Turc que par mes Lettres comme plu-  
 sieurs Eveques de Pologno ne sont Pre-  
 tres que par l'habit,) est le plus abomi-  
 nable et le plus révoltant de tous les  
 mauvais Gouvernements. L'homme y  
 est sans cesse avili et écrasé. Ouvrez  
 l'histoire ancienne et moderne, vojiez  
 s' il y en a jamais eu un sur la terre,  
 qui n' ait outragé les hommes et la  
 Nature.

Le meilleur des Gouvernemens  
 ferait sans doute la Monarchie, s' il  
 était possible de voir des Monarques  
 comme Votre *Henri IV.* le seul Roi qui  
 mérite l' hommage et la Vénération  
 des françois. Il faudrait que les Rois  
 fussent tous instruits à l' école du mal-  
 heur, comme ce brave homme l' a été.  
 Car il n' y a que ceux là de vraiment  
 grands et qui aiment les hommes, pour  
 être



étre<sup>s</sup> vivement touché du malheur d'  
 autrui, il faut en avoir éprouvé soi-  
 même, l'ame de la plupart des Princes,  
 au contraire, gâtée par le bonheur est  
 en proie au Fol. orgueil, et inacces-  
 sible à la pitié et insensible à la gloire.

Je ne suis pas étonné que dans les  
 Monarchies, et sur-tout dans la Fran-  
 çoise, il y ait en si peu de Princes esti-  
 mables. Sans cesse entourés de cor-  
 rupteurs, d'Hypocrites et de Fourbes,  
 ils s'acoutument à dédaigner les hom-  
 mas, ils n'estiment que les Courtisans  
 qui carressent leurs vices, et vivent dans  
 une indolente oisivité.

C'est - là le sort de la plupart des  
 Monarques. Comme les grands hom-  
 mes sont rares par-tout, les grands  
 Rois le sont encore davantage. Aussi  
 la splendeur d'une Monarchie est passa-  
 gere. La France tombe dans l'avilisse-  
 ment et la misere, ce Siecle l'anéantira  
 peut-être comme la Pologne, ou elle





fera la proye du premier Conquerant  
audacieux.

Le Gouvernement d' Angleterre  
n' a qu' un exterieur très - imposant  
qui séduit le Peuple parce qu' il se croit  
le Maître de tout. Je ne vois pas de  
Pays où il soit plus facile de nourrir  
des dissentions ouvertes et ruineuses à  
l' Etat. *Un Roi* habile et généreux peut  
régner dans dix années en vrai despote,  
avec plus de sureté à *Londres*, qu' à *Pé-  
tersbourg*. Qui auront la sagesse de  
Vous imiter. "Qu' il eut été heureux,  
diront tous les Gens - sensés, que la  
*Confederation de Bar* eût exécuté les re-  
formes qu' elle méditoit.

Eloigné de Vous j' en apprendrai  
les nouvelles avec la yoje d' un Ami qui  
s' interesse vivement à votre gloire, et  
à Vos intérêts. Quelque soit le fort  
que la Providence reserve à votre Mal-  
heureuse Patrie, vous aurès exécuté tout  
ce que la *Philosophie* prescrit à un Sage  
et





et Bon Citoyen, et Vous aurez par consequent toujours en moi un Ami qui pensera à Votre Famille jusqu' au Tombeau dans tous les événement de la Fortune, et de la Politique.

Souvenez-Vous de *Cromwell*, l'argent seul suffit pour corrompre tout le Parlement.

Les *Grands* avides et jaloux de régner seuls et toujours prosternés aux pieds de la fortune qui environne le trône, seconderont les vues du Monarque, les *Grands* une fois gagnés, ce fantôme de Liberté qui parût par intervalle dans les accès convulsifs des Communes, qui se remue, s'agite et se cache, s'anéantira à jamais au moindre signal du Prince.

Je ne connais aucune Monarchie constante et parfaite. Le plus *sage* Roi écrase ses Sujets pour arriver au Despotisme.

A 4

Adieu,



si

Adieu, vivez librement, et ~~si~~  
 Vous pouvez, ignorez. La Solitude d'Oro-  
 cow vous procurera le vrai et unique  
 plaisir d'être toujours content de soi;  
 Les Sots et les Méchans n'exciteront  
 que votre compassion vus de loin, mais  
 vus de près il faudrait les haïr ou les  
 mépriser.

Je vous écris en courant, car j'ai  
 me de jouer au *Billard* avec le Grand-  
 Général Comte d'Oginski, qui vous  
 fait ses complimens. Nous traiterons  
 mieux cette matiere quand je retourne-  
 rai à Orocow, dans la libre et innocen-  
 te conversation de l'amitié.



Lettre



## Lettre

a Monsieur le Comte Wielhorski

Grand-Maître d'Hôtel du Grand-

Duchè de Lithuanie.

Varsovie 18 Mai — 1777 — par

Orocow dans la Wolinie Su-  
perieure.

**V**ous me demandez, mon très-il-  
lustre Ami, quel est le pays ou  
l'homme peut jouir d'une entie-  
re et honnête Liberté. Par tout, mon  
cher Comte, où il y a des hommes et  
des Loix. En Pologne encore. Le  
*Sage* est libre à la Cour d'un Tyran.  
Le Sage voit son bonheur dans lui mê-  
me. La Raison, sa conscience sont le  
trône de sa Liberté. La *Fortune*, l'in-  
justice rien ne peut altérer son Ame, ni  
son repos. Il jouit en lui et sa joie cal-





me est toujours riante, douce et constante.

Quoi, parce que vous voyez commettre sans cesse des violences, des iniquités et des crimes atroces par les Ministres, par les Grands et par presque tous les hommes en place; vous voulez pour celà vous dérober à la Société, à la quelle vous devez tout, pour la quelle l'homme de bien, le vrai Citoyen se sacrifie sans murmurer des outrages qu'il en reçoit. Faut-il, parce qu'un Prince s'endore dans la crapule, fou de sa nouvelle Dignité, tourmente ses pauvres Sujets et les devore, faut-il vous expatrier, abandonner vos Amis et les malheureux qui vous adresent leurs plaintes et qui fendent votre coeur? Non, mon cher et sensible Ami; méprisez le Prince foible, injuste et cruel; mais aimez les hommes et sur-tout les infortunés. Fuyez les tourbillons impétueux des Cours, oubliez, s'il se peut, que le Prince est environné d'aimables  
pervers





pervers et de cruels scélérats, qui se jouent de sa stupide ignorance et de ses foibleffes; cherchez dans votre Province au milieu de votre famille et de vos Amis, comme l'illustre et l'honnête Abbé de Mably, le repos, l'Amitié et le Bonheur, qui n'habitent jamais auprès de la Grandeur et de la Puissance, ni dans le séduisant et dangereux fracas des Capitales. Continuez - a vivre retiré à la Campagne avec quelques Amis aussi éclairés, et aussi honnêtes que vous. Lisez souvent *Platon*, et sur-tout *Cicéron*. Habituez - vous à faire du bien aux Laboureurs, les seuls et les éternels malheureux, qui s'épuisent pour pouvoir subvenir à leurs besoins: Victimes, que la rapacité et la cruauté des Traitans écrase sans cesse et avilit.

En faisant du bien, Vous goûterez le plaisir le plus tendre, le plus vif et le seul qui console du malheur d'exister. Quand vous serez accoutumé à





la vie champêtre, vous sentirez la joie et la paix renaître dans votre ame agitée et sensible. Elle s'agrandira, se fortifiera, et s'elevera jusqu'aux célestes régions du Genie et de la Philosophie. Libre comme l'air qu'on y respire, jetez alors sur le papier vos pensées comme elles naîtront. Votre Ame jouira des feux divins, qui échaufferont et éclaireront les Lecteurs les plus indifferens et les plus ignorans. Votre Patrie même en sera consolée. Quoique sa fortune est triste, son coeur est toujours grand, son ame est toujours susceptible à la Verité, et à l'esperance. Elle sera consolée comme une pauvre Mere, qui si elle n'est soulagée par l'argent, elle l'est au moins par la bonne conduite, et les attentions de ses Enfans. Lorsque vos tablettes seront remplies, mettez-en ordre toutes vos pensées, epurez-les et je vous dirai franchement l'effet qu'elles produiront sur mon esprit, ami de la Verité vis-a-vis des plus grands Rois du monde.

Adieu



Adieu, avec une Ame sensible  
comme la Vôtre, de la Santé, de l' Hon-  
nêteté, des Amis comme l' Abbé de Ma-  
bly et moi, et un peu de fortune, on  
devroit' être heureux, si le bonheur étoit  
fait pour la vertu.

L E T T R E

à Valence 1777

Vous partez dans un moment, vous  
me laissez tout seul, moi seul, je suis



deux et grand malheur, je me  
sens déjà incliné aux malheurs de ma  
fortune, à la réflexion de mes en-  
fants, à l'espérance de l'avenir, et à la  
gloire de mes talents, je trouve que je  
ne puis penser qu'à vous, que vivre  
avec vous. Si j'ai à fuir dans  
les plus barbares Comtes de la Polo-  
gne, moi Amant d'elle mais jaloux, je  
vous suivrai et dans les sables ardens



Lettres Turques  
D' Osman C. à Thérèse P.

LETTRE I.

à Varsovie 1777.

Vous partirez donc Martdi, vertueuse Thérèse! moi aussi je partirait. En attendant vous vivrez gaye et tranquille, et moi triste et malheureux; je mourrai peut-être! Je me sens déjà insensible aux malheurs de ma fortune, à la persécution de mes ennemis, à l'esperance de l'avenir, et à la gloire de mes talens: je trouve que je ne puis penser qu' a vous, que vivre avec vous. Si *Julie* a suivie *Ovide* dans les plus barbares Contrées de la Pologne, moi Amant fidelle, mais jaloux, je vous suivrai et dans les sables ardens de



de l'Afrique et dans les climats durs  
d'un perpetuel hiver.

Je ne veux rien de vous, sensible  
Thérese, que de la Compassion. Com-  
ment votre ame <sup>„aussi</sup> belle que le Soleil de  
l'Orient, rendre comme la Lumiere de  
l'Aurore, peut favoir mes tourments  
infinis et ne s'attendrir pas? Vous pou-  
vez - être persuadée qu'à votre départ,  
vous laissez un homme malheureux, et  
que cet homme est votre Amant, votre  
Ami, et votre Idolatre. Si en vous je  
connoissais une ame vulgaire, je vous di-  
rois: „Thérese aimez - moi, car si je  
pouvois revoir mes richesses perdues, je  
les metteroie à vos pieds, si je recou-  
vrois le Turban des mes Ayeux, je cou-  
ronnerois votre Tête:“ Mais a vous, di-  
vine Thérese, je dis que je vous ai don-  
né mon coeur, et cela doit suffir pour  
vous ramener à la pitié. Adieu.





## LETTRE II.

à Varsovie 1777.

**L**e jour de votre départ à pas de Géant s'approche. Que faire dans ce moment? Vous voir partir est la même chose que mourir à vos pieds, et reveler au public le secret de mon amour. Je pense vous suivre seul et inconnu. Je renonce volontiers à jamais à toute esperence que la fortune de mon Genie peut me promettre (pardonnez - moi Dieux tutelairs de ma maison) pour vous je renonce aussi à ma Patrie. Vivre à vos pieds soumis et languissant d'amour, voilà ma gloire, voilà mon Paradis! Vivre loin de vous, voilà ma Mort, voilà mon Tombeau. Adieu.



Lettre





## L E T T R E III.

à Varsovie 1777.

Je vous ai promis de vous voir encore . . . . . je vous verrai . . . . . Dites - moi seulement le moment le plus solitaire de votre journée et j'y ferai. Souvenez - vous que dans les heures que vous dormez, que vous voyez le monde, et que vous êtes dans la ville, moi, renfermé dans mon amour malheureux, je pleurs toujours. Cependant le Comte *Oginski* veut de moi une Chançonette pour mettre en Musique. J'ai fait comme le Cigne, qui chante en mourant, Notre séparation en est le patetique sujet. Ah puisse au moins cette chançon servir d'exemple aux sentimens qu'inspire la Beauté reflexie d'une femme vertueuse. Adieu.

---

Addio





Addio Terefa, jo vado!

Da Te lontan Ben mio!

Ritornerò . . . ma o . . . Dio!

Quando farà nol fò!

Sò ben qu il Tuo sembiante

Avuerò sempre innante:

Che gli occhi Tuoi fereni

Tutti d'amor ripieni

Sempre faran con me,

Onde se mai t'avanza

Qualche pietà d'amore

Almen con la speranza

Ricordati di Me!



Addio

Lettre





! J

Lettre Turque  
au Comte d'Oginski Grand-Général de Lithuanie.

à Slonim 1777.

Je n'ai rien à vous dire dans cette Lettre; mais c'est cela même que je voulois vous mander. Pourquoi me refuserois-je le plaisir de suivre les grands exemples de tant de profonds Théologiens, d'habiles Casuistes, et de graves Philosophes qui ont écrit, non seulement des Lettres, mais des Traités des plusieurs Volumes sur Rien? Pourquoi un faineant comme moi, qui à présent n'a rien à faire, pour avoir trop fait, auroit-il honte de n'écrire rien? Et celà à quelqu'un qui n'a d'autre occupation que de le lire? Mais, direz-vous, tout le monde a quelque chose





se dont il aime à parler, quelque chose  
qu'il souhaite. Mais de grace, Mon-  
sieur, ajoutez toutes ces quelques choses  
ensemble, et vous verrez que la somme  
totale est précisément *Rien*.

Je n'ai rien de plus à dire ; pré-  
sentez mes services (qui ne sont Rien)  
à vos Amis les Confédérés-Lithuaniens.



Elégie





Elégie

d'Osman C. à Thérèse P.

**A**h Ciel! qu'elle est aimable! Ah la  
 belle Maîtresse!  
 Qu'elle est digne en effet de toute  
 ma tendresse!  
 Mais si cette Beauté veut long-tems  
 me charmer,  
 Il faut qu'elle aime autant qu'elle se  
 fait aimer:  
 Qu'elle m'aime: eh! comment au-  
 rois-je pu lui plaire?  
 C'est assés qu'elle souffre un amour  
 téméraire,  
 C'est assés que *Venus*, Mere des  
 beaux plaisirs,  
 Lui fasse quelquefois agréer mes  
 soupirs.

Thé





Thérese, je vous offre un Amant  
plain de zèle,  
Un Amant consumé d'une âme si  
belle,  
Qu' il n'est plus à lui-même, et que  
son dernier jour  
Ne peut avec sa vie éteindre son  
amour.

Je compte tant des Rois combien des  
Ajeux;

Je parle comme un Dieu quand je  
suis amoureux.

L'Amour me connoît fort, Apollon  
est mon maître,

Je suis plus vertueux que je ne de-  
vrois l'être.

Et quoi qu'à mes desirs demande  
mon ardeur.

Mon amour ne fait point s'immoler  
la pudeur.

Je ne m'attache pas aux sottes amou-  
rettes,

Je ne suis point changeant, dites-moi  
si vous l'êtes;

Si vous voulez changer ne vous en-  
gagez pas: Si



Si vous voulez aimer, aimez jusqu'  
au trepas.

Pendant que vous vivrez, vous ver-  
rez ma constance

Digne d'amour, d'estime, et de re-  
connoissance;

Et lorsque vous mourrez, vous me  
verrez mourir

Avec le seul regret de ne vous pas  
guérir.

J'ai dans mon Cabinet une Muse cau-  
seuse,

Fort propre à se mêler d'une intri-  
gue amoureuse:

De ses belles humeurs l'esprit est  
tout charmé;

Mais elle ne vit point si je ne suis  
aimé.

Elle a déjà pour vous témoigné tant  
d'estime

Que vous ne pouvez rien lui refuser  
sans crime,

Et le crime doit être un supplice  
éternel

A qui fuit le plaisir pour être cri-  
minel. Cel-

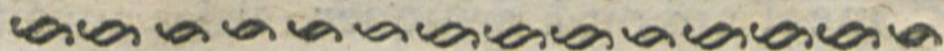


Celles que *Jupiter* a choisi pour Ma-  
 tresses,  
 N'ont elles pas gardé le titre des  
 Déesse?  
 Goûtons si vous voulez des plaisirs  
 aussi doux:  
 Et par même moyen faisons parler  
 de Nous.



Lettre





## LETTRE IV.

D'Osman C. a Térése P.

à Varsovie 1777.

**A**h chere Amie! votre Amour creu-  
se mon tombeau; mais si quel-  
que Rimeur à l'insolence d'insulter  
aux cendres de ton cher et fidelle Os-  
man, la Reconnoissance t'ordonne de  
defendre son coeur.

„ Là repose, pourras Tu dire, un  
„ jeune-homme qui m'a aimez sans  
„ crime, et qui a consacré le petit nom-  
„ bre de ses jours au badinage innocent  
„ des Muses. Il avoit le caractere de  
„ l'Amour: malin d'esprit pour étour-  
„ derie, et bon de coeur pour tempe-  
„ rament. Si le fort, lui eût laisfé une  
„ vie plus longue et moins dissipée, ses  
„ écrits auroient été plus châtiés: com-  
B „ me





„ me il aimoit à critiquer, il les auroit  
„ épurés au creuset de la critique. La  
„ Posterité sans doute parlera de lui,  
„ et il s'en console, car ceux qui con-  
„ noîtront son coeur comme je l'ai con-  
„ nu, *Moi Patetique Terefe*, ne pour-  
„ ront lui refuser leur estime et quel-  
„ ques larmes.“ — Adieu.



Lettre



LETTRE V.

à Varsovie 1777.

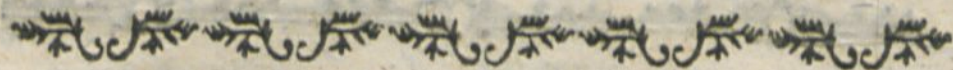
Je vois comme vous l'impossibilité de vous suivre. Ah! si je pouvois venir avec vous, fût-<sup>ce</sup> même dans le fond inhabité d'un desert, quel plaisir seroit le mien de passer les jours et les nuits à vous contempler, à vous entendre à <sup>vous</sup> parler, et à vous dire „je vous aime!“

Rien ne me plait que Votre Présence, rien ne me touche que votre souvenir! Mon coeur et mon esprit n'est plus susceptible qu'aux sentimens que l'Amour de l'Orient m'a inspiré par vos yeux. Je ne respire que pour vous. Ah! chere Thérèse, dites-moi par pitié ce que je dois faire? Pour moi, ignoré de tout le monde, degouté de toute ambition mortelle, seul présent à vos yeux, je ne veux plus que vous voir, que vous parler, et que vivre autant que vous vivrez. Adieu.

B 2

Lettre





## L E T T R E VI.

à Varsovie 1777.

**S**ensible Thérèse ! prenez - pitié de mon amour ! Pensez qu'aujourd'hui ma Philosophie et ma Raison ne règle plus l'harmonie de mes sentimens, et que loin de vous, je languirai toujours, et que plutôt vous entendrés ma mort que mon retour. La jalousie et la fierté sont l'ame de mon amour. Votre dissipation qui est l'effet de votre devoir, et de votre rang, est la cause de mes tourmens. Faites de votre Chambre un Serrail volontaire si vous me voulez rendre cette tranquillité que vos yeux m'ont ravi. Adieu.



Lettre





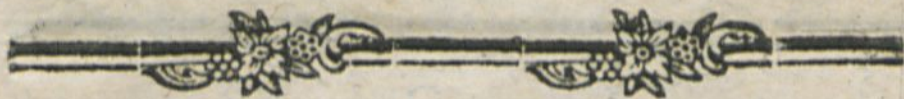
## LETTRE VII.

à Varsovie 1777.

**I**l est vrai que votre Beauté est encore comme une Rose nouvelle quoique cette Rose est à son midî; mais votre esprit est celui que j'estime davantage. La vertu de votre Ame est le Dieu de la mienne. Vous savez que je vous aime! Comment donc pourriez vous être cruelle avec moi qui vous aime comme l'Ange aime son Createur? Mais malheureux que je suis! Vous partez et ne me laissez que le regret amoureux de vous avoir connu; Vous êtes et disparue comme une songe agreable. Eh bien: s'il faut partir, partez bientôt, car plus profonde sera la playe, plus difficile sera la guerison, et plus visible la Cicatrice. Adieu.







## L E T T R E    V I I I .

à Varsovie 1777.

**C**harmante Thérèse, j' ai été deux-fois aujourd' hui à votre Porte, et deux fois je m' en suis retourné. Que faire? Vous voir encore est la même chose que me rendre votre esclave malheureux pour toujours. L'absence est le remede de l'Amour: cépendant mon coeur et mes yeus vous cherchent partout, et ils me demandent de vous revoir encore avant votre départ: mais hélas! comment vous revoir et ne vous suivre pas? Adieu.



Lettre





## LETTRE IX.

à Varsovie 1777.

Croyez-moi, chere Thérèse, que de tous les malheurs dont la fortune et mon esprit m'accable, rien ne me paroît de plus insupportable que la nécessité de nous separer! Cruel Amour de l'Orient! pourquoi me faire connoître le plus beau-ouvrage de la Nature, les plus nobles sentimens de la vertu, les yeux les plus tendres et m'ôter en suite la circonstance d'être à jamais tranquille Spectateur de tants des charmes? Mais si jamais au moins votre Ame, Thérèse, est susceptible à la pitié d'un amour innocent mais malheureux, je vous prie de vous souvenir dans votre absence d'une Personne qui vous aime sans esperance d'obtenir aucune grace que celle de votre compassion.

B 4

Votre





Votre discours d'hier au soir m'a  
penetré l'ame de ce feu même que Pro-  
methée a pris dans le Ciel pour donner  
la vie à la Nature humaine. Le seul  
Amour sacré de ma Patrie fait combien  
il me coute à m'éloigner de vous. Les  
Amants vulgaires ne voyent dans l'ob-  
jet adoré que la sensualité : pour moi  
je ne vois que la sensibilité. Adieu.



Lettre



LETTRE X.

à Varsovie 1777.

Ah! cruelle Thérèse, pourquoi pour quelques jours vous ne m'avez chaché Votre Bonté, Votre Vertu, et Votre Beauté? Pourquoi ne <sup>pas</sup> suivre le chemin ordinaire des femmes pour plaire aux hommes? Vous auriez plû à mille Personnes de plus, mais non à moi, et par consequent mon repos seroit dans mon coeur, la tranquillité dans mon ame, et j'aurois le triomphe de m'avoir conservé plus durable que la fortune, plus ferme que le destin.

A présent mon coeur est profondement blessé. Je sens que l'esprit qui remue votre corps est le même qui regle le mien. Il est trop fatal pour mon repos de vous revoir encore. Plus que je vous regarde de près, et plus impossible me devient l'idée de vous quitter, et de vivre loin de vous qui me fa-vez inspirer de ces sentimens inconnus à ce climat que le Soleil eclaire avec dedaigne. Adieu.

B 5

Billet



\* \* \* \* \*

## Billet Turc

### d' une Femme Chrétienne à l' Auteur des Lettres Turques.

. . . . 1777. —

**O**sman croyez-moi , ce n' est pas  
 une grande victoire, que de tri-  
 ompher d' une Femme ; et il n' y a  
 point de gloire à mépriser une Person-  
 ne qui nous adore. Tu me quittes pour  
 Thérèse ! mais les Dieux me vengeront  
 et ne laisseront point ton crime impu-  
 ni. Tu me regretteras un jour , lors-  
 que je serai morte de désespoir peut-  
 être. Ma vōlonté a été toujours la tien-  
 ne. Je t' apellois, mon cher Ami, mon  
 Maître : peu s' en fallut que je n' oubliai  
 mes propres maux par la compassion  
 que j' avois des tiens ; mais aujourd' hui  
 que je fais la cause, il ne me reste, infi-  
 dele Turc, que de prier le Diable qu' il  
 t' emporte. Adieu.

Canzone





## Canzone

Gli affetti dell' Amore.

Osman C. à Terefa P.



I.

**L**ode agli eterni Superi  
 Grazie ad Amor pietoso  
 Per Te, Terefa amabile,  
 Mi venderò famoso.

2.

Sento che la mia Cetera  
 Oggi m'invita al Canto,  
 Mi sento il cor più tenero  
 Nulla m'affligge intanto.

B 6

3. II



3.

Il natural Carattere  
 Dell' Estro mio feroce  
 Già diventò paterico  
 Al suon della Tua voce.

4.

Si meraviglia il Pubblico  
 Del nuovo mio Costume!  
 Per Tua virtù magnetica  
 Quasi divenni un Nume.

5.

Mi sento il sangue placido  
 Che scorre nelle vene.  
 Non più d'austera Critica  
 Ma del Tuo Amor ripiene.

6.

Più tranquillo il mio Spirito  
 Si mostra ai sensi altrui;  
 Ma Tu fai ch' il mio Merito  
 Viene dagli occhi Tui!

7. Dun-





7.

Dungue pietosa e facile  
Continua a vimirarmi,  
Se vuoi felice vendermi  
E di Te degno farmi!

8.

Ma Tu a partir t'acceleri . . . .  
Bella Teresa . . . Addio . . . .  
Anch' jo a partir consigliomi  
Da Te lontan Ben mio.

9.

Ma se la sorte barbara  
A Te sequir mi vieta,  
Teresa, almen concedimi  
D'essere il Tuo Poeta.



B 7

L'Avan-



L'Avantage  
d'être Medecin dans le Monde.

**H**ier, mes Amis, pourrez-vous le croire! hier pendant que je m'amusois avec le jus de la grappe, (représentez-vous ma frayeur), la mort vint me trouver. Le squelette affreux leve sa faux et me dit d'un ton menaçant: Meurs, Serviteur de Bacchus et de l'Amour, meurs! Tu a assez bu.

O Mort, lui dis-je les larmes aux yeux! pourquoi veux-Tu m'enlever de dessus la Terre? Bois plutôt avec moi: tiens, voilà du vin excellent que je te présente. La Mort prit le verre en souriant, et après l'avoir vidé à la santé de sa cousine la Peste, elle le remit d'un air satisfait sur la table, J'étois transporté de joie, je me croyois déjà hors de tout danger, lorsqu'elle re-  
nou-



nouvelle ses<sup>e</sup> menaces : Insensé, me dit-elle, crois Tu que je te tienne quitte pour ton verre de vin?

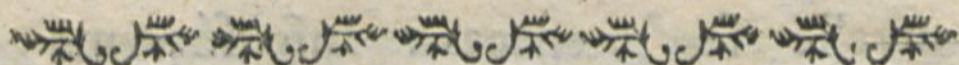
O Mort, m' écriai-je alors d'un ton lamentable ! je voudrois bien me faire Médecin dans ce Monde : laisse moi vivre, je te promets la moitié de mes malades. A la bonne-heure, dit-elle : en ce cas Tu peux vivre : mais fois moi toujours attaché. Vis jusqu'à ce que tu fois las d'aimer et de boire. Oh, que ces mots flatterent agréablement mon oreille!

O Mort ! Tu m'as donné un nouvel être. Je vais donc vivre éternellement ; car c'est à toi, Bacchus, que je l'ai juré : l'amour et le vin feront éternellement mes délices.



Lettre





LETTRE XI.

à Varsovie 1777.

Mes yeux sont toujours collés sur les Votres, <sup>qu'ils</sup> parce qu'ils sont les seuls qui savent charmer mes ennuis. Pourquoi êtes vous donc si dissipée que je ne vous trouve jamais à la Maison? Trois jours s'écoulerent sans vous voir: mais mon amour ne s'écoule pas! Une noire mélancolie me consume en attendant de me consoler devant ces yeux qui présents me raniment, et qui absents me desolent. Mais si la distance des lieux pourra me separer de Vous: mon coeur fera toujours avec Vous. Faites me savoir si après le Souper de la Ville on pourra vous voir tranquille et solitaire dans la Maison. Adieu.



Lettre





LETTRE XII.

Osman C. à Térése P.

à - - 1777. 15. Sept.

**Q**uoique ma tête soit placée sur la peau d'un Loup, mon ame est compatissante, mon coeur est tendre, et mon esprit est bisfere sans être méchant. Comme la Pologne est votre Patrie, et Varsovie votre Residence, ainsi pour vivre tranquille et tout enveloppé dans mon amour je suivrais le conseil de Virgile donné à Dante dans l'Enfer, c'est-à-dire de regarder les Polonois, de me taire et de passer. Je ne resterai qu'avec vous, qu'auprès de vous. Les Polonois ressemblent beaucoup à la Femme du Roi *Sobieski*, qui disoit publiquement: "*Je n'aime pas les diseurs*  
*des*"



*des Verités!* c'est une race plus incommode que les Turcs et les Tartares qui nous font la guerre.,, En effet je me suis mal pris en Pologne, car les Verités sans masque que j'ai leur dit m'ont conciliés plus des ennemis, que si j'avois violé leurs Femmes, et gagné leur argent aux Cartes. L'Amour que je me sens pour vous me rendra déjà sage, et par conséquent Vous devez solliciter votre retour à Varsovie où je me rendrai bientôt. Là nous jouirons des plaisirs inconnus aux âmes vulgaires, et insensibles. L'Hiver approche, et la Retraite devient nécessaire. La mauvaise saison vous servira d'excuses pour éviter les incommodes *diners* et *Supers* de la Ville. De votre Maison Vous pourrez faire un agréable Serail d'un amour Platonique. Perisfe cette âme indigne et foible qui ne connoit que le crime de ses douceurs, sans favoir goûter la métaphisique de ses charmes! Au coin d'un feu allumé dans une Cheminée à la Françoisé, et  
que



que servira de simbole à celui que me  
 consume, nous y passerons les eternal-  
 les nuits d'un rigide hiver, moi, à  
 vous dire combien je vous aime, et  
 vous à me repondre combien un amour  
 innocent vous trouve sensible, et vous  
 rend heureuse. Adieu.



Elegie





## Elégie a Thèrese

qui a fait sentir dans une Lettre  
à l' Auteur qu' elle vouloit renoncer à  
l' Amour pour s' adonner aux  
Sciences.

**H**onneur au Sage Fils de David!  
Livrè au vin et à l' Amour, il ne  
laissoit pas que d' être selon le coeur  
de Dieu. Thèrese, croyez - moi par  
experience, louons Salomon, mais sur-  
tout louons la plus sage de ses maximes :  
„Celui qui apprend beaucoup, a beau-  
„coup de chagrin!“ Il voit le rien de  
la vie, il voit que le passé est rien, que  
le futur est rien, et que le présent de-  
vient rien, et tout cela l' humilie et le  
dègoute. Dans le tems d' une ignorance  
parfaite je ne me suis jamais ennuyé.  
La Beauté passe dans les femmes com-  
me le desir d' aimer dans les Hommes.  
Qui est à la mode aujourd' hui, le len-  
demain





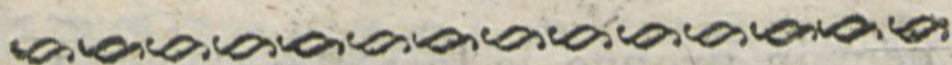
demain prouve le fort d'un vieux habit. Repetons: „Celui qui apprend „beaucoup, à beaucoup de chagrin.“

Voilà ce que j'appelle une Vérité! Un doux penchant me porte à l'aimer sans cesse. Honorons, ô Thérèse, seul antidote de mes ennuis, honorons le plus Sage des Rois! apprenons peu, et meditons bien cette maxime: „Celui „qui apprend beaucoup, à beaucoup „de chagrin!“



Arietta





Arietta.

Cantabile sù l' Arpa con la Musica  
del Celebre Conte d' Oginski L' Orfeo  
de la Sara in il Ritorno a Therefa.

Lithuania.

**M**i costa troppe lacrime  
Questo infelice Amor!  
O troppo di formento,  
Che mi consuma il cor  
Per non poterti dir  
Languir mi sento.

Sò che tu sei sensibile  
Al lungo mio martir  
E a quell' amor fedelè  
Ch' è puro come il Sol  
Per non potermi dir,  
Non son crudele.

Dunque Thèresa amabile  
Ritorna per pietà  
A consolarmi ancora  
Con quella tua Belrà,  
Che senza dar mercè,  
Il Mondo adora.

OSMAN



OSMAN

et

THERESE,

DRAME

en un Acte

Par l' Auteur des Lettres

Turques.



## Personnages.

*Osman.*

*Thérese.*

*Orimena, Nimphe de la Cour de Zindor, destinée a veiller, sur l' Education de Thérese.*

*Zindor, Roi des Génies.*



La Scene est dans les jardins endantés du Palais de Zindor.





## SCENE I.

### Geltrude et Thérèse.



*Thérèse seul, entrant en rêvant, tenant  
un Livre à la Main.*

**E**nvain, Lieux enchantés, Vous  
offrez à mes yeux mille charmes,  
envain Zindor, ce Génie bienfaisant,  
dont dépend mon destin, par la variété  
de mes études, fait accroître le nombre  
C de





de mes plaisirs. Thérèse n'est plus la même. Un ennui secret se répand sur mes jours: mon coeur inquiet, étonné, semble chercher un bien qui lui est inconnu. Mon ame plus élevée, plus sensible, semble être destinée à des occupations plus grandes et plus nobles. L'amitié même d'Orimena, semble ne plus me suffire: Vainement je m'efforce à trouver dans sa tendresse, ce contentement sans mélange dont je ne puis jouir. Je ne remontre point en elle cette vivacité de sentiment que j'y voudrois trouver. Au milieu du bonheur dont je jouis, il semble que j'aurois à former quelques plaintes, et cependant j'ignore de quoi me plaindre. D'où vient il quand je me promene dans les Bois, pendant le calme de la nuit, les tendres chants du Rosignol, m'inspirent malgré moi une mélancolie secrète et douce? Pourquoi fuir la Société de mes compagnes? pourquoi préférer à leurs yeux innocens, la solitude des Bois les plus écartés?



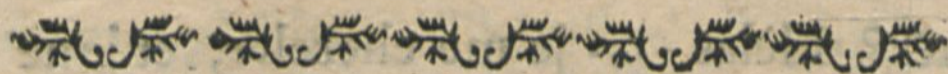


tés? Hélas . . . je me cherche, et je ne  
me connois plus? Efforçons-nous à  
dissiper le trouble qui m'agite: lisons,  
et retrouvons, s'il se peut, dans l'étude,  
le calme que mon coeur a perdu.

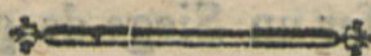
Elle s'asseoit sur un Siege de garont et lit.)







SCENE II.  
Orimena et Thérèse.



*Thérèse.* Levant les yeux et l'appercevant.

**A**h, e' est Vous ma chere Orimena!

*Orimena.* Vous m'aviez inquiétée, j'ignorois où vous aviez porté vos pas. Pourquoi, Thérèse, vous séparer si promptement de nous?

*Thérèse.* Pour être plus à moi-même, j'étois venue lire en ces lieux.

*Orimena.* Non, Thérèse, je pénètre dans votre coeur, et j'y vois - - -

*Thérèse.* Eh! quoi donc, ma Chere?

*Orimena.* J'y vois un embarras secret que Vous cherchez à me cacher.

*Thérèse.*



*Thérèse.* Moi, Orimena! et qui pourroit le causer?

*Orimena.* Vous ne me l'avez pas dit: mais je croyois plus mériter votre confiance. Quoi, Thérèse, vous avez des chagrins que vous voulez me faire? quelle injustice! Ignorez-vous l'intérêt que mon coeur prend à Vous? Pourquoi me traiter avec tant de cruauté? que peut-il Vous manquer? que pouvez-Vous desirer? parlez!

*Thérèse.* Hélas, je ne le fais pas moi-même. Jusqu'ici votre tendre amitié me tenoit lieu de tout, je ne croyois pas qu'il pût exister d'autres plaisirs que ceux dont on jouit dans ces lieux. Mes études, Vos entretiens, ceux du Génie, les jeux de mes compagnes, nos promenades, nos amusemens champêtres, divisoient mes momens, et les faisoient écouler avec rapidité. Depuis quelque tems, sombre et mélancolique, je m'accuse moi-même. Mon Imagination plus vive se forme mille idées chimériques: mille





desirs que je ne connois pas, s'élèvent dans mon coeur. Mon ame ne trouve plus de repos dans un sommeil doux et paisible: mes songes ne m'offrent plus les objets dont je me suis occupée le jour, ou les projets que j'ai conçus pour la journée suivante. Ils n'offrent plus à mon esprit que des êtres inconnus, dont la présence m'enchanté, dont la perte m'accable. Eh! ma tendre Amie, que cet aveu ne Vous irrite point! Oui, je vous aimerai toujours: mais, s'il se peut, Faites-moi connoître d'où vient ce changement en moi? dites-moi, pourquoi je ne suis plus la même?

*Orimena.* Eh' puis je développer en Vous un sentiment que Votre coeur ignore? Tâchez, ma chere Thérèse, de vous arracher à cette tristesse involontaire, retournez plus tranquille dans votre appartement, reprenez vos occupations: le Génie qui vous aime, ne souffrira point que ce trouble secret nuise au bonheur de votre vie; déguisez-le,





sez-le, s'il se peut, à vous-même,  
et foyez contente de la tendresse de  
Orimena.

*Thérèse.* Ah! ma chere, je me  
crains, je crains d'approfondir le secret  
de mon coeur. Eh quoi! ces senti-  
mens de vertu que m'avoit inspiré  
Zindor, qui faisoient ressentir à mon  
ame une Satisfaction si pure, commen-  
ceroient-ils déjà à perdre de leur force?  
Aurois-je perdu mon innocence et ma  
tranquillité! Ma chere, daignez encore  
me rassurer: pourquoi le bonheur de  
vous plaire me semble-t-il plus me  
suffire? pourquoi, plus occupée du  
soin de me parer trouvé je du plaisir  
à contempler mon visage dans le cristal  
d'une onde pure? à assortir à mon  
teint les couleurs les plus variées des  
fleurs? pourquoi, en me voyant, me  
demande-je en secret à moi-même,  
pour qui sont les appas qui frappent  
ma vue? pourquoi, enchantée de me  
trouver si belle, me plains-je de ne  
vous avoir jamais entendu admirer ma

C 4

Beauté?





Beauté? enfin pourquoi me semble-t-il qu'il existe dans la nature quelque autre Etre qu'Orimena, avec qui le Ciel m'a destinée à vivre. Quel est le plaisir que je trouve à m'occuper de cette idée confuse, et la peine que j'éprouve lorsqu'il faut m'en distraire! Ma Chère, cachez bien à Zindor. *Osman* l'a vu que vous venez de m'arracher! Peut-être en seroit-il irrité, peut-être... il s'avance! Ciel, s'il m'eût entendue! Je crains de rencontrer, ses yeux, mon embarras décèleroit le trouble qui m'agite: j'aime mieux l'éviter. Ma chère *Orimena* demeurez avec lui.



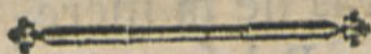
SCE-





SCENE III.

Zindor et Orimena.



*Orimena.*

Ah! Zindor, jamais votre présence ne nous fut si nécessaire! Bientôt mes tendres soins ne suffiront plus à Thérèse; une agitation inconnue trouble la paix de son ame, et la jette malgré elle dans une mélancolie dont les suites pourroient être facheuses. Elle perd chaque jour sa gayeté et son enjouement; les sciences ne suffisent plus pour remplir tous ses momens; enfin ce changement en elle, m'inquiète et m'effraie. Ne sauriez-vous trouver quelques moyens pour m'aider à l'en arracher?

*Zindor.* Nous sommes seuls: apprenez tout. C'est moi qui inspire a

C 5

Thé-





Thérese ces sentimens secrets dont elle et vous, vous ignorez la cause. Caché dans un Bosquet, j'entendois tous ses discours, et je m'applaudisfois de mes succès. Vous savez qu'elle avoit à peine atteint l'âge de huit ans, que je l'arrachai des bras de sa mere, et la transportai dans ce Palais, où je l'ai confiée à vos soins. Pour remplir mes projets, je lui fis donner l'Education la plus brillante, et je l'instruisis moi-même dans les sciences les plus élevées et les moins à la portée de son sexe. Son esprit, sa pénétration, m'attachèrent à elle. Ce n'est pas tout : je voulus m'efforcer à rendre son ame aussi parfaite que l'étoit son Génie. J'y réussis : Thérese, aux charmes les plus séduisans, à l'esprit le plus orné, joint encore le naturel le plus heureux et le plus patetique. Je défendis sur-tout que l'on ne prononcât, jamais devant elle le nom de l'Amour : je voulois que son cœur innocent et pur ne connût que l'expression d'une vive amitié.

Mais





Mais il est tems enfin, qu'en faisant le bonheur d'un être aussi vertueux qu'elle, elle jouisse de la douce satisfaction d'aimer et d'être aimée. Au moment qu'elle reçut le jour, naquit un Fils au Prince voisin des Etats de son Pere: dès ce même instant, je conçus le dessein de les former tous deux pour mériter de régner un jour sur deux peuples que je chéris. Je fis élever Osman loin du bruit de la Cour, dans un autre Palais, soumis à ma Puissance. Là, je pris soin de ne le faire entourer que par les Génis les plus Sages et les plus éclairés, dont les Leçons ne respirant que l'honnête et l'utile, pussent lui inspirer l'amour de la vertu et de l'Humanité. Je ne négligeai rien par le rendre digne de Thérèse: un air noble, un port majestueux, un son de voix touchant et sonore, les grâces de l'esprit, jointes à élévation de l'ame, et à une particuliere tendresse de cœur, les talens agréables, unis aux exercices les plus mâles et les plus penibles, tout en lui





est l' image d' un jeune Héros, destiné à faire le bonheur du monde. Son ame sensible et tendre, s' est attachée, sans réserve au jeune *Artemidor*, celui des jeunes gens de son âge dont l' esprit et le caractère sont plus faits pour son cœur. Jusqu' à présent, heureux dans cette union, il n' a pas cru qu' il existoit des sentimens plus vifs. Mais l' amour a ses droits: c' étoit assez long-tems lui cacher ses douceurs. J' ai glissé dans son cœur un desir secret qui lui fait trouver plus de viude dans la tendresse d' *Artemidor*; et cette nuit, j' ai su peindre à son imagination troublée l' image de Thérèse. Enchanté de cet objet nouveau dont il ne s' étoit encore formé que des idées vagues, interdit, égaré, il fuit par tout cette vaine image, qui semble le fuir, et qui, par le pouvoir de mon art, doit bientôt l' amener dans ces lieux. Je prendrai soin que Thérèse, conduite par le même desir, le trouve aussi dans ce jardin, et qu' endormie sur ce lit de gazon,



zon, les traits de son amant se peignent  
à ses yeux dans un Songe enchanteur.  
Mais je le vois qui porte ici ses pas:  
dérobez-vous à sa vue. Allez, Ori-  
mena, retournez voir Thérèse, je vais  
entretenir Osman ; mais que surtout  
Thérèse ne nous rencontre point en-  
semble.







## SCENE IV.

## Zindor et Osman.



*Osman* (arrivant avec précipitation, et ne voyant pas d'abord Zindor.

Où vais-je? . . . . où m'égaré-je?  
 . . . . où trouverai-je cet objet  
 charmant dont l'image s'est offert à  
 mes sens enchantés! Cruel reveil! hé-  
 las, faut-il que ton retour détruise mon  
 bonheur! Non, jamais mon cœur n'a  
 ressenti une émotion si vive! non ja-  
 mais la présence d'Artemidor n'excita  
 dans mon ame un tel ravissement!  
 Quelle Beauté! . . . quels regards! . . .  
 quel feu! . . . . Mais quoi, le Genie  
 en ces lieux! . . . . Ah! Zindor, je  
 tombe à vos genoux, j'implore votre  
 puissance! Si vous m'aimez, montrez-  
 moi



moi cet objet que j'adore! Faites qu'il  
 s'offre à mes yeux avec les mêmes at-  
 traits . . . . .

*Zindor.* Quel transport vous é-  
 gare? Quel objet? Que voulez-vous  
 dire?

*Osman.* Hélas! je le vois trop,  
 un être si beau ne peut être l'ouvrage  
 de la Nature! L'imagination seule  
 peut enfanter de tels miracles. Si vous  
 saviez! . . . ah! . . . Zindor, qu'elle  
 est belle! Ce matin, agité par diverses  
 pensées, et ne pouvant goûter les dou-  
 ceurs du repos, je m'échappai d'au-  
 près d'Artemidor, et j'allai dans les  
 Bois qui sont près du Palais. Le lever  
 de l'Aurore, la fraîcheur de l'air qui  
 commençoit à s'embaumer de l'odeur  
 des fleurs nouvellement écloses, les pre-  
 miérs chants des oiseaux, le gazon re-  
 paré d'une verdure plus fraîche, tout  
 sembloit malgré moi, m'inviter au  
 sommeil. Je m'assis sous un myrthe  
 touffu



touffu, je m'endormis : aussi-tôt je  
 cru voir s'approcher de moi un être  
 tel qu'il ne s'en est pas encore présenté  
 à ma vue, une taille élégante, déliée,  
 et sur-tout grande, une démarche no-  
 ble mais mesurée, les plus beaux che-  
 veux, le teint le plus animé, des yeux!  
 . . . ah quels yeux! . . . enchanté,  
 mais surpris, je fais un cri d'admira-  
 tion, je m'approche; un mouvement  
 involontaire me précipite à ses genoux.  
 Un coloris plus vif semble alors ani-  
 mer son visage; je prens une de ses  
 mains, je la baise avec transport; j'al-  
 lois lui parler, tout-à-coup elle dispa-  
 roit. Je m'éveille, et désolé, je me  
 trouve sans elle au pied de l'arbre où  
 le sommeil m'avoit surpris. Depuis  
 ce moment, je ne me connois plus; je  
 la cherche par tout, et je la deman-  
 de à tout ce que je vois. Mon esprit  
 égaré ne peut plus s'occuper que de  
 son trouble; je marche sans savoir où  
 diriger mes pas; je cherche, je gémiss.  
 Zindor, prenez pitié de mon état cruel  
pre-





presentez à mes yeux l'objet dont je suis enchanté,

*Zindor.* Eh comment puis-je réaliser une illusion qui n'est que l'effet des erreurs du sommeil? Retournez vers Artemidor: près de lui vos ennuis vont disparoître. Allez, son amitié pourroit justement s'offenser de cette inconstance qui n'est faite pour votre cœur. Eh! que pouvez-vous desirer? Zindor vous aime, il veille sur vous, il vous a choisi lui-même un ami digne de vous: tout prévient vos souhaits. Votre esprit docile se prête à mes leçons, elles ne tendent qu'à vous rendre meilleur et plus fortuné. Que vous faut-il de plus?

*Osman.* Généreux Zindor, Osman ne peut vous rien cacher! Chaque jour je me reproche à moi-même le changement étrange que j'apperçois en moi.





moi, Mon cœur qu' occupoient uniquement les leçons des Sages que j' honore, et l' amitié d' *Archimedor*, semble languir dans une inaction dont je ne suis point maître ; des sentimens confus s' élèvent dans mon ame et troublent son repos. Inquiet, et cherchant sans cesse, sans pouvoir définir ce que je cherche, je me dérobe à mon ami, et je cours m' enfoncer dans les Bois les plus épais, les plus impénétrables à la lumière du jour. Là je suis, sans en être distrait, le nouveau penchant qui m' agite ; je m' efforce en vain à pénétrer les replis secrets de mon cœur, mais je n' y trouve qu' un labyrinthe où mon esprit s' égare. Quelquefois je me dis à moi-même : non, ce ne peut être envain que j' éprouve des desirs ! ils m' annoncent sans doute un bonheur plus grand que celui dont j' ai toujours joui. Pourquoi souhaité-je d' être encore plus tendrement aimé d' *Artemidor* que je ne le suis, et pourquoi cependant mon cœur, refroidi à  
fa





sa vue, semble t-il me dire que ce n'est pas encore là l'objet du penchant qui m'entraîne? Occupé, agité par ces divers mouvements, mon imagination séduite, se formoit un être, tel à peu près que celui qui causoit les desirs de mon cœur. Eperdu, je me plaisois à l'orner des charmes les plus séduifans, pour former ses traits, et pour les embellir de tout ce que la Nature à pu produire de plus enchanteur. Je rassemblois les Beautés diverses qu'elle repand sur tout ce qu'elle crée, j'animois ses belles joues du tendre éclat de la Rose, je relevois son sein de la blancheur du lis, je prétois à son voix les accens du rossignol mélodieux. Frappé de ce prestige divin, je retournois vers *Artemidor*, et je voyois avec douleur que sa vue chérie ne causoit point à mon cœur une sensation aussi vive. Enfin, ce matin, tout rempli de cette image, quand je m'abandonnois avec joie aux douceurs du sommeil, tout-à-coup cet être inconnu s'est offert à moi,





moi, mais plus beau mille foi que tout ce que mes sens s'étoient jamais formé. Hélas ! mon bonheur étoit trop grand pour ne pas être une illusion ! je vois quelle est mon erreur, je la sens ; n'importe, ma raison séduite, enivrée de cet objet ne peut voir et ne chercher que lui. Il semble que cette image m'ait guidé dans ces lieux : je les parcours avec transport, un charme involontaire semble m'y retenir. Ah ! Zindor, s'ils sont aussi sous votre puissance, souffrez que Osman y demeure encore quelque tems ! laissez-moi, errant dans ces bosquets, y trouver, si je puis, le calme et le repos.

*Zindor.* Ce Palais est à moi ; vous pouvez, cher Osman, le voir en Liberté. Allez, parcourez ces jardins ! Vous n'aurez pas long tems à vous plaindre de Zindor.

SCE-





SCÈNE V.

Zindor feul.

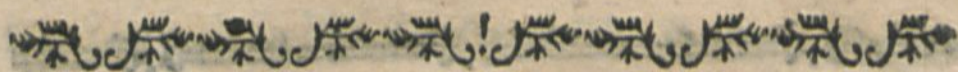


**C**hers Enfans que j'aime! oui, vous allez bientôt jouir du plaisir: de vous voir et du bonheur de vous adorer. Thérèse approche, je vais appesentir ses yeux, et les forcer de céder au sommeil, tandis qu'un Songe va lui tracer l'image de son amant. Elle rêve, et ne me voit point: mettons-nous à l'écart et jouissons de leur surprise.



SCE-





SCENE VI.

Thérese seule.



**R**ien ne peut m'arracher à la rêve-  
 rie qui m'accable; Orimena, et  
 mes Compagnes veulent envain m'en  
 distraire. Rien ne me plaît: mon  
 cœur n'a jamais éprouvé une agitation,  
 si cruelle. Je ne fais, l'inquiétude, l'  
 ennui, la chaleur du jour, tout semble  
 m'inviter à prendre du repos. Profi-  
 tons du moment où Orimena me laisse  
 en Liberté et dormons sur ce lit de ga-  
 zon! (Elle se couche sur un Lit de ga-  
 zon et s'endort.)



SCE-





## SCENE VII.

## Osman et Thérèse.



*Osman.* (sans appercevoir Thérèse.)

**J**e ne fais : une joie secrète se répand dans mon ame. Malgré moi je tourne ici mes pas : la Nature semble ici plus riante et plus animée. Beaux lieux, que n'offrez-vous à mes regards avides, l'objet charmant dont mon cœur est épris! (il se promene) Que cet air est pur, quelle tranquillité profonde regne dans ce séjour! que je m'y plais! (en s'approchant du lit de gazon, il apperçoit Thérèse). Que vois-je! est-ce une illusion, est-ce un songe! Oh! mes yeux, me tromperiez-vous! . . . . N'est-ce pas là le même objet qui ce matin . . . . Trop heureux Osman! . . .

Oui,



Oui, c'est lui, si tu en peux plus dou-  
 ter . . . . Ah . . . . je ne suis pas maî-  
 tre des transports que je sens, je tombe  
 à ses genoux! (il se met aux genoux de  
 Thérèse, et lui prend la main.) Vents,  
 pour quelques instans encore retenez  
 votre halaine! Sommeil, verse encore  
 tes pavots sur ses paupiers appesanties,  
 laissez-moi la voir et l'admirer en si-  
 lence! Dieux, qu'elle est belle! Non,  
 jamais *Artemidor*, ta vue ne m'a causé  
 un tel ravissement! auprès d'elle mon  
 cœur satisfait et content, ne forme plus  
 des desirs. Puisant Zindor, oui, c'est  
 à toi que je dois mon bonheur: quelle  
 feroit ma joie, si aux charmes de la fi-  
 gure, cet objet qui m'enchante, joig-  
 noit encore la sensibilité de l'ame! Si  
 ce cher objet n'étoit crée que pour moi!  
 Si dans ses regards, je voyois briller  
 ces feux, ce desirs que j'éprouve! . . . .  
 Insensé, quel nouveau souhait osé-je  
 encore former! Zindor, pardonnez,  
 mon ame est trop émue pour écouter  
 la voix de la raison! Mais quoi! . . . .

une





une agitation secrete semble se peindre sur son beau visage! Dieux, se pourroit-il! . . . . seroit-elle sensible! . . . . je tremble . . . ses yeux semblent prêts à s'ouvrir . . . . je ne fais . . . je crains de l'offenser, si je reste à ses pieds et cépendent . . . . Osman ne peut s'éloigner d'elle . . . .

*Thérese* parlant toujours endormie.)  
Un charme inconcevable me séduit et m'arrête: ah, rien n'est égal au plaisir que je sens!

*Osman.* Qu'entens-je . . . n'est-ce pas le son de sa voix? . . . .

*Thérese* s'éveillant sans voir d'abord *Osman*). Trop douce illusion, pourquoi me fujez-vous? (tournant les yeux et appercevant *Osman*) Ciel! . . . . me trompé-je! c'est lui dont un songe . . . . Arrachons-nous à ce prestique, fuyons . . . . (Elle veut se lever, elle rétombe assise sur le lit de gazon.) Helas! je ne le puis. (ils se regardent tous les deux un moment.)

D

*Osman*





*Osman* (toujours aux genoux de Thérèse, et lui tenant la main, fixe sur elle des regards enchantés. Un tendre embarras se peint sur le front de Thérèse; elle n'ose rencontrer les yeux d'*Osman*.) Etre, vers le quel un penchant impérieux semble attirer mon cœur, pourquoi me fuir, pourquoi vouloir te dérober à mes transports? De quel nom te nommerai-je? Toi, chef d'oeuvre de la Nature! Non, tu n'es point sortie du sein de la terre, tes beaux yeux noirs et languissants semblent être animés des plus brillantes fleurs. Si tu pouvois sentir quels enchantemens causent ta vue, quelle douceur inexprimable l'on goûte en ta présence! Oui, Tu es celle que mon cœur agité demandoit à toute la Nature! C'est toi, je sens à ta vue renaître dans mon ame cette paix, cette joie qui me fuyoit depuis long-tems. Que je t'aime! . . . . que je suis heureux près de Toi! . . . . Mais quoi! tes regards timides n'osent encore se tourner sur celui qui t'adore! ah, ne m'évites point, songes plutôt que Tu es  
de-



devenu nécessaire au bien de ma vie !  
 Oui, je le sens, sans toi je ne pourrois  
 plus vivre ! Regarde - moi, laisse - moi  
 lire mon destin dans tes yeux !

*Thérese* (jette sur Osman un regard  
 tremblant; elle baisse aussitôt la vue.) Eh!  
 comment pourrois - je te fuir ? Etonnée,  
 éperdue, je ne puis définir le trouble  
 de mon ame : ton aspect, tes regards,  
 ta voix tout en toi m'enchante et me  
 confond, cher objet . . . . . quoi ! . . . !  
 seroit - il bien vrai ? . . . . . je pourrois -  
 être à toi . . . . . je pourrois ! . . . . . Il  
 semble que toute la Nature soit d'ac-  
 cord avec moi pour te contempler et  
 pour t'admirer. Qui et - Tu ? . . . . .  
 d'où viens - Tu ? . . . . . quelle contrée  
 t'a donné la naissance ? Ne puis - je . . .  
 Mais Zindor s'avance dans ces lieux.  
 Ah Ciel ! que va - t - il dire. Levons -  
 nous : implore avec moi ses bontés.  
 Hélas, fais, s'il se peut, que nous ne  
 soyons point séparés !





SCENE VIII, et dernière.

Zindor, Osman et Thérèse.



*Zindor.*

**N**e craignez rien, mes Enfans ! loin  
 de vouloir vous désunir, Zindor,  
 j'ent assurez votre bonheur. Appre-  
 nez que c'est moi dont les soins vous  
 formoient l'un pour l'autre. Si vous  
 brûlez d'un violent et pur amour, si  
 tous vos vœux tendent à être unis, jeu-  
 nes et fortunés amans, c'est mon ou-  
 vrage. Le sort vous condnifit l'un  
 vers l'autre : il étoit écrit que vous vous  
 aimeriez. Mes chers Enfans, que vo-  
 tre bonheur mutuel soit le centre où se  
 réunissent tous vos vœux : mais que l'  
 humanité vous aprenne à détourner une  
 partie de ce bonheur sur le peuple qui  
 va



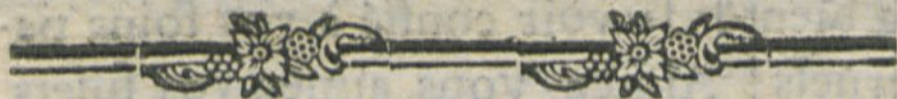
va bientôt se voir confié à vos soins paternels ! Aimez - vous, aimez vos sujets, foyez toujours vertueux. Doit perir celui qui ne pense qu'à soi - même. Zindor ne vous abandonnera jamais. (Ils se jettent tous les deux à ses pieds.) Lévez - vous, venez - faire part de votre joie, vous Thérèse à Dorimena, vous Osman' à Artemidor, et je vous conduirai dans les lieux qui doivent se soumettre à votre obéissance. Donnez - vous la main : suivez - moi, mes Enfants, l'Amour et la Vertu, voilà vos Génies tutélaires.



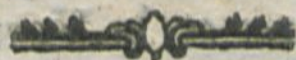
Mon opinion plus est raisonnable  
que celle d' Alexandre de Macedonie.







Ode Lyrique  
à Mr. Blanchot, Ministre-Resi-  
dent du Roi de Prusse à Varsovie,  
traduite d' Italien en Prose  
françoise.



Certain Philosophe dit un jour à  
Alexandre. „Là-haut, où Tu  
vois rouler ces mondes lumineux, il y  
a des Habitans nombreux, et des vil-  
les florissantes.“ Que fait l'homme  
couronné tant de fois par les mains de  
la victoire? Il pleure, l'Insensé, de ce  
que pour y faire la guerre, le Ciel n'a  
point de Pont.

Ami



Ami, si ce Philosophe à raison,  
 s' il se trouve là-haut tout ce qui con-  
 stitue un monde parfait, du Lait, du  
 Vin, des Spectacles, et des Belles et  
 sur tout des *Geltrudes* et des *Tbéreses*  
 aux yeux noirs: pleurons, de ce que  
 pour y boire et pour y faire l'Amour,  
 le Ciel n'a point de *Pont*.







## LETTRE XIII.

Osman C. à Térése P.

à - - 1777. 15. Sept.

Je n'ai rien à vous dire de nouveau, si non que je vous aime ; mais celà est si vieux, que je craindrois de vous ennuyer à vous le répéter. Vous apprenez l'Italien. Vous avez *Metastasio* avec vous. Eh bien : souvenez vous donc de ce que dit un'Amant abandonné dans *l'Artaxerse*:

„ Conservati fedele  
„ Pensa ch' jo resto e pene  
„ E qualche volta almeno  
„ Ricordati di me. Adieu.



Lettre

Lettre



L E T T R E   X I V .

Breslau 19. 7bre. 1777.

**C**ette fois j'ai quelque chose à vous dire. Un Libraire avare ou foû à imprimé en Allemand et en François l'Histoire de notre amour platonique entre nous, mais galant aux yeux des fots peut-être. L'Automne ne fait que se montrer dans ce barbare climat, et l'Hiver lui succede plus vîte qu'un Fils de Famille à l'Héritage de son Pere expiré. Hatés donc votre retour, et souvenez-vous que cet Hiver vous attend à Varsovie au coin de la Cheminée Françoisse votre favorite où j'auzai le plaisir de vous lire l'Ouvrage, et de vous répéter tres-patetiquement et en vers, (car un Poète trouve les oreilles de sa Maitresse plus facilement qu'un Orateur ou un Militaire). „*Je vous aime, belle Thérèse! pour le seul plaisir de vous aimer.*“    Adieu.

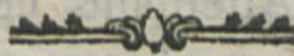
Canzo-





## Canzonetta amorosa

Di Geltrude à Osman con la  
Musica per il Liuto.



I.

**G**iouanetto

Bel diletto,

Di mia vita.

Jo t'aspetto,

E Tu non vieni,

E Tu non fai

Il mio martir

In aspettar,

E non venir.

2.

Jo sò bene

La cagion

Delle



Delle mie pene!  
E' Teresa,  
Che T' a presa  
La Tua antica  
Fedeltà

3.

Giovanetto  
Per pietà  
Deh rivieni  
A quell' Amica  
Che per Te  
I di sereni  
Par Te sol  
Non trova più.

*Giovanetto: a capo.*





Ille qui  
E. T. T.  
Che T. a  
In T. a  
F. d. d.

Gianro  
Par. T. T.  
D. d. d.  
A. d. d.  
Che T. T.  
I. d. d.  
Par. T. T.  
Non nova

Gianro: a













*Handwritten in blue ink:*  
T  
149703

**ULB Halle**

**3**

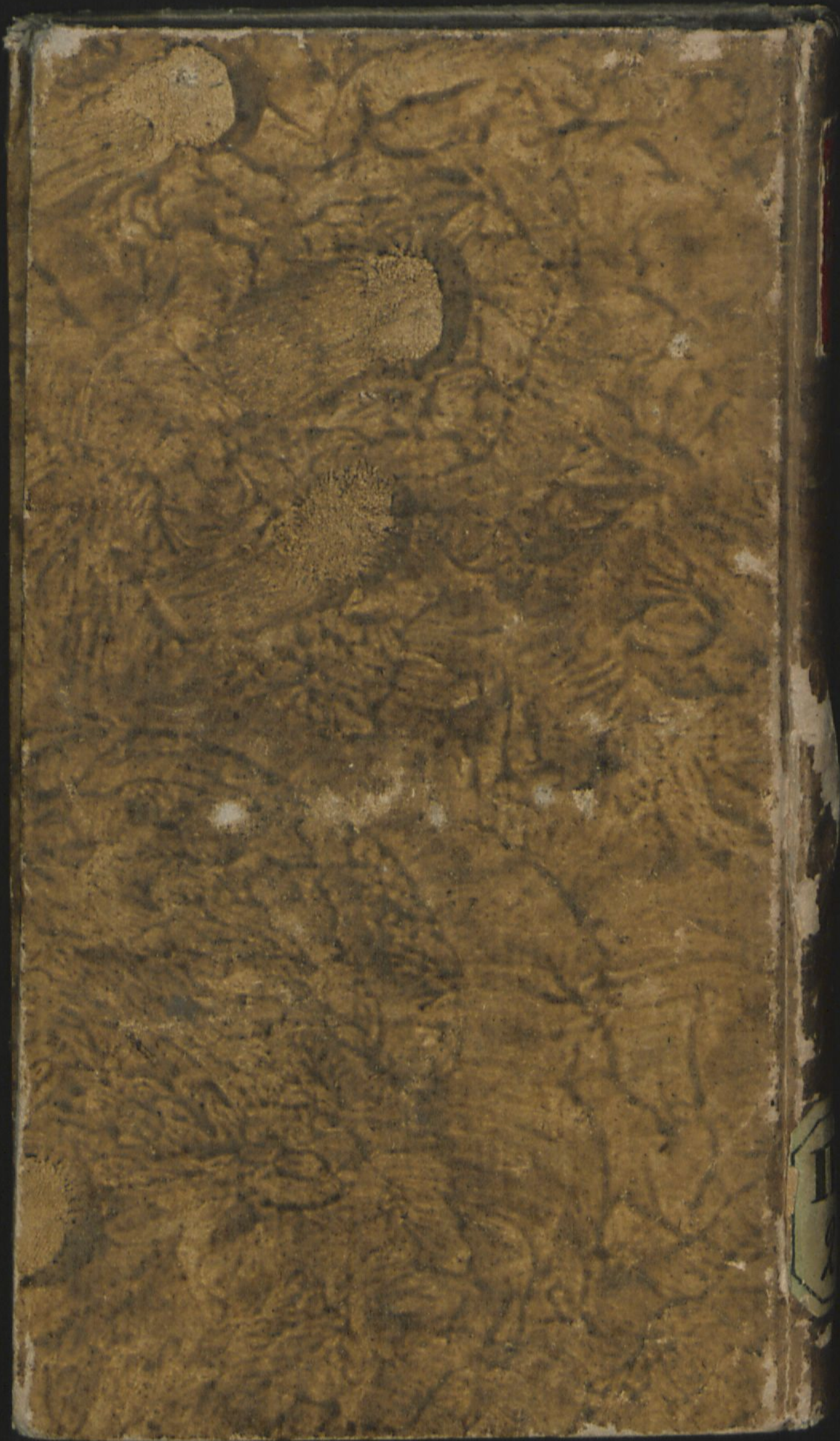
001 541 005



*Handwritten in blue ink:*  
712









B.3

LETRES TURQUES

D'OSMAN C.

THERESE P.

avec

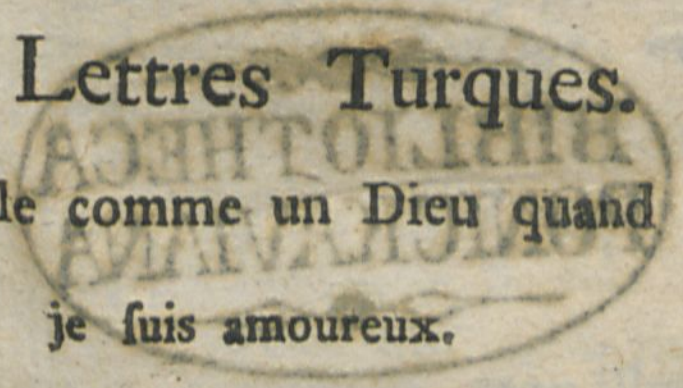
les Pièces

gnitives de l'Auteur

des Lettres Turques.

e parle comme un Dieu quand

je suis amoureux.



Constantinople 1778.

